

ÈVE BRZESKA

**Le monde sans Dieu ou l'homme jeté dans l'existence
chez Camus et chez Beckett**

Camus and Beckett approach questions that are fundamental for the man of the 21st century: where is the Truth, how to triumph over the absurdity of the world, how to find the reason and the basis of a happy existence while facing death? The characters of these two writers provide a multiplicity of reflections on the need for dependence, on the feebleness of man, on the question of liberty, as well as on the revolt or passivity resulting from the solitude of man who doesn't perceive the presence of God.

Albert Camus et Samuel Beckett vivaient dans des réalités différentes, néanmoins les deux parlent de l'Homme et de ses pires défauts, langueurs, désirs ainsi que de leur attitude révoltée à l'égard de Dieu. Même si leurs propres attitudes envers le monde de l'au-delà ne sont pas tout à fait fermes, ils partagent tous les deux les sentiments et les expériences de cette bataille éternelle où l'homme cherche l'introuvable ou, au moins, l'improuvable – l'élément spirituel.

La religiosité de Camus pourrait être résumée avec un mot de poids : « angoisse ». Même s'il prétendait ne pas croire en Dieu, « *qu'il n'était pas capable de s'imaginer la vie sans corporalité et qu'il ne voulait pas croire que la mort s'ouvre à une nouvelle vie* »¹, il avouait dans ses calepins qu'il éprouvait constamment « *l'angoisse religieuse* »². Il aimait les accents religieux, il discutait souvent de Dieu et de la croyance avec monseigneur Altermann, archevêque parisien, il confrontait les arguments des croyants avec ceux des non-croyants (*vide* : *La Peste* : le docteur et le jésuite). Oliver Todd cite un extrait d'une interview parue dans *Le Monde*, en 1956, où Camus dit : « *Je ne crois pas en Dieu, c'est vrai. Mais je ne suis pas athée pour autant. Je serais même d'accord avec Benjamin Constant pour trouver à l'irréligion quelque chose de vulgaire et de... oui, d'usé* »³. Douze ans auparavant, durant une communication pour les dominicains en 1946, l'un des participants soutenait que Camus, contrairement à lui, n'avait pas éprouvé la grâce de Dieu. L'écrivain a répliqué modestement qu'il était comme saint Augustin avant sa conversion, qu'il luttait avec le

¹ Waleria Szydłowska, *Albert Camus*, Semper, Warszawa, 2001, p. 13. [C'est moi qui souligne]

² Oliver Todd, *Albert Camus : une vie*, Paris, Gallimard, 1996, p. 110.

³ Todd, *op. cit.*, p. 662.

problème du mal sans arriver à le résoudre⁴. Camus était d'ailleurs plus fasciné par des personnages tels que Plotin ou saint Augustin plutôt que par Descartes, Kant ou Hegel⁵. Ces premiers philosophes se concentraient sur l'idée mystique de se diriger vers l'Absolu, ce qui est pour les chrétiens le monde surnaturel, le Royaume de Dieu. Camus, quant à lui, le désire déjà sur Terre en essayant de réconcilier le réel avec l'irréel, à savoir, le monde des sensations avec le monde de la raison.

On peut observer une expérience différente chez Samuel Beckett. Gilles Ernst le qualifie d'« *athée qui se soucie de Dieu* »⁶, car même s'il semble négliger la foi, il ne cesse d'en parler et maintient, ainsi, Dieu « vivant » car il *existe* toujours dans son œuvre (on retrouve chez lui des questions philosophiques qui peuvent inspirer des recherches ultérieures). Par le biais de reproches envers Dieu et de « punitions » qui se manifestent par les blasphèmes, l'irrespect, les plaisanteries et les parodies bibliques l'auteur attaque Dieu (d'ailleurs de façon de moins en moins virulente) parce qu'il n'est pas explicitement présent, à la manière du Dieu des déistes. Cela révèle l'image de l'homme sanglotant et désespéré ne sentant pas Dieu, ne l'entendant pas et le cherchant sans pouvoir le trouver. Selon Jean Onimus et George Steiner, c'est comme si Dieu se manifestait dans son œuvre par un manque⁷. Or, Beckett n'a jamais conclu à l'inexistence de Dieu et les chercheurs ne peuvent affirmer rien de décisif à ce sujet non plus. Il a seulement confié à Charles Juliet qu'il « *s'était débarrassé très rapidement de son éducation chrétienne dans le comportement extérieur* » tout en ajoutant d'une manière significative : « *Mais pour le reste...* »⁸.

Pour comparer ces deux approches et ces deux perspectives, il faudra adopter la méthode de la juxtaposition de textes des écrivains afin de les faire dialoguer. Ils seront organisés en trois parties : tout d'abord, l'analyse des deux œuvres les plus connues, *En attendant Godot* et *L'Étranger*, puis celle d'*Acte sans paroles I* de Beckett et du *Mythe de Sisyphe* de Camus, pour enfin terminer avec *Catastrophe* du premier et *Caligula* du second.

Il existe de nombreux parallèles entre la pièce *En attendant Godot* et le roman *L'Étranger*. Les personnages principaux de ces œuvres n'ont pas de buts précis dans la vie : ils n'ont jamais réussi quoi que ce soit de marquant. Meursault n'a pas l'ambition de s'occuper de sa promotion, il erre, fume, boit avec Raymond, écoute Salamano et fait l'amour ; Vladimir et Estragon, des voyous qui approchent de la cinquantaine, se rencontrent chaque jour plus ou moins au même endroit, causent et rabâchent la même chose en attendant un dénommé Godot qui n'arrivera jamais. Tous les trois donnent

⁴ Jerzy Klechta, « Bunt, wolność, absurd », *Przegląd Powszechny* [En ligne], No.11, 2010, http://www.opoka.org.pl/biblioteka/I/IL/pp201011_camus.html.

⁵ Le sujet de mémoire choisi par Camus (le DES, mini-doctorat de cent à deux cents pages) : « Métaphysique chrétienne et néoplatonisme, Plotin et saint Augustin ».

⁶ Marie-Claude Hubert, *Dictionnaire Beckett*, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 338.

⁷ *Ibid.*, p. 911.

⁸ *Ibid.*, p. 344.

l'impression de ne pas vraiment se prendre au sérieux et que leur vie est insignifiante (les héros d'*En attendant Godot* attendent l'arrivée de quelqu'un qui influencerait et valoriserait leur vie ; Meursault n'a même pas envie de se défendre devant le juge, il lui est égal de mourir ou pas). En revanche, ce même Meursault ne laisse personne l'influencer, il n'a de relations étroites avec personne tandis que Vladimir et Estragon, eux, n'ont aucun pouvoir même sur eux-mêmes : leur impuissance se manifeste le mieux dans ces dernières paroles :

Vladimir : Alors, on y va ?

Estragon : Allons-y⁹.

Pour ensuite ne pas bouger. En réalité, ils ont besoin d'être protégés, ils ont besoin de dépendre de quelqu'un (tout comme Lucky qui se laisse faire face à Pozzo avec une passivité sans bornes). Les tentatives de révolte ne se trouvent qu'au niveau de la parole¹⁰. Martin Esslin remarque qu'ils ressentent une nécessité de parler sans néanmoins pouvoir dire rien d'important¹¹. Leur impuissance est d'autant plus triste qu'ils n'ont vraiment pas fait l'effort de changer quoi que ce soit. Or, la première phrase de la pièce, prononcée par Estragon (« *Rien à faire* ») et répétée plusieurs fois dans le texte par la suite, pourrait se rapporter aux deux œuvres comme la métaphore d'un cercle vicieux : rien ne peut changer l'ordre des choses, rien n'apportera le salut. Ainsi, l'homme se retrouve tout seul dans un monde rempli d'ennemis¹². En réalité, les personnages mènent une vie qui ne leur appartient pas. Même leurs répliques semblent constituer un tout car elles se complètent. Pour ne citer que deux exemples :

Estragon: En attendant, essayons de converser sans nous exalter, puisque nous sommes incapables de nous taire.

Vladimir : C'est vrai, nous sommes intarissables.

Estragon : C'est pour ne pas penser.

Vladimir : Nous avons des excuses.

Estragon : C'est pour ne pas entendre.

Vladimir : Nous avons nos raisons.

Estragon : Toutes les voix mortes.

Vladimir : Ça fait un bruit d'ailes.

Estragon : De feuilles.

Vladimir : De sable.

Estragon : De feuilles.¹³

⁹ Samuel Beckett, *En attendant Godot*, Paris, Minuit, 1988, p. 134.

¹⁰ Estragon déclare vouloir se pendre, mais, en fin de compte, il ne fait rien.

¹¹ Martin Esslin, *Théâtre de l'absurde*, Paris, Buchet/Chastel, 1971, p. 77.

¹² Estragon se plaint d'être constamment battu par des voyous, Pozzo, le lendemain, ne reconnaît ni Estragon, ni Vladimir. Meursault ne trouve ni aide, ni compassion lors de son procès.

¹³ Beckett, *En attendant Godot*, p. 87.

Estragon: Qu'est ce qu'on fait maintenant ?

Vladimir : En attendant.

Estragon : En attendant.

Vladimir : Si on faisait nos exercices ?

Estragon : Nos mouvements.

Vladimir : D'assouplissement.

Estragon : De relaxation.

Vladimir : De circumduction.

Estragon : De relaxation.

Vladimir : Pour nous réchauffer.

Estragon : Pour nous calmer.

Vladimir : Allons-y.¹⁴

Les protagonistes attendant Godot symbolisent donc l'Homme dans sa globalité, composé de nombreux traits et besoins, qui se priverait volontiers de son impact sur les choses. L'extrait portant sur les ossements et les cadavres qui « tirent l'œil » ne serait-il pas la métaphore de la guerre, l'œuvre de l'homme contemporain qui, ensuite, devient volontairement passif car il ne se fait plus confiance ? Ne préférerait-il plus rien faire afin de ne plus détruire ou tuer ? Les désillusions et la fatigue font que l'homme rêve de se libérer de son existence :

Vladimir : Le dernier moment... C'est long, mais ce sera bon¹⁵.

Estragon : Je ne peux plus continuer comme ça¹⁶.

De nombreux chercheurs identifient Godot à Dieu. Dans ce cas, l'absence de Godot signifierait donc l'absence de Dieu dans ce monde : il n'aide pas l'homme, mais ne le dérange en rien non plus, l'homme est libre de faire ses propres choix. Ce que Dieu offre, c'est donc l'espoir : il permet à l'homme de l'attendre et de le chercher. N'étant pas autoritaire, il ne laisse que la foi et les témoins qui partagent leurs expériences et leurs révélations. En prison, Meursault parle avec un prêtre tout en se réservant le droit de ne pas croire et de ne pas faire semblant de croire même quand sa vie dépendrait du changement de son avis¹⁷. Il reste en accord avec lui-même : pour lui, Dieu est une perte de temps et quand apparaît un conflit, le remède est de ne pas y penser. Or, ce n'est qu'en prison qu'il commence à réfléchir véritablement et ce n'est que là qu'il commence à apprécier la vie. Les malheurs et les manques, perçus de cette façon, seraient donc utiles à l'homme car le bonheur naît du manque d'espoir¹⁸. Ainsi, l'homme heureux ne serait que l'homme solitaire et pauvre, voyou de préférence, et avec la perspective de la mort devant les yeux, car seul un tel homme peut se considérer comme libre. Selon

¹⁴ *Ibid.*, p. 107.

¹⁵ *Ibid.*, p. 13.

¹⁶ *Ibid.*, p. 133.

¹⁷ Pensons à son indifférence à la croix lors du procès.

¹⁸ Waleria Szydłowska, *op. cit.*, p. 25.

Heidegger, « *la vie est toujours existence vers la mort* » et cette mort est l'expérience grâce à laquelle, pour citer Jaspers, « *l'existence s'éclaircit* »¹⁹. Le jeune Camus, souffrant de tuberculose, a écrit que « *la maladie est un remède contre la mort. Elle y prépare.* »²⁰ La « passivité » ainsi comprise ne serait donc pas le signe de la faiblesse de caractère, mais plutôt celui de la maturité dans l'acceptation de l'impossibilité du changement.

La 2^e paire d'œuvres analysées sont *Le Mythe de Sisyphe* et *Acte sans paroles I*. Dans l'essai de Camus, il s'agit du changement radical de l'attitude de Sisyphe et de son éternel supplice. Sisyphe est perçu comme supérieur aux dieux car, ayant la conscience de son destin, il choisit d'être heureux :

[...] persuadé de l'origine tout humaine de tout ce qui est humain, aveugle qui désire voir et qui sait que la nuit n'a pas de fin, il est toujours en marche. Le rocher roule encore. [...] Sisyphe enseigne la fidélité supérieure qui nie les dieux et soulève les rochers. Lui aussi juge que tout est bien. Cet univers désormais sans maître ne lui paraît ni stérile, ni futile. Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul, forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux.²¹

Le travail que ce héros fournit est certainement non seulement le devoir mais aussi l'effort conscient de se révolter là où, apparemment, aucune objection n'est permise. La fidélité à ses propres idéaux est ici valorisée et présentée comme héroïque. À ce propos, on citera la célèbre phrase de Camus : « *il vaut mieux mourir étant debout que vivre à genoux* »²². Sisyphe, conscient de sa perte permanente, choisit de renoncer à la volonté des dieux dans ce qui dépend encore de lui.

Contrairement à Sisyphe, le personnage d'*Acte sans paroles I* trouve un autre moyen de lutter : il refuse de « jouer » avec des forces plus puissantes que lui. Le personnage se trouve dans un désert et est incapable de faire quoi que ce soit de fructueux suite aux multiples difficultés des « joueurs » invisibles. Comme il n'a pas d'autre moyen, il choisit la passivité. Cela fait penser à Dieu s'amusant de la vie des hommes. Le geste des mains est ici très significatif : le héros regarde ses mains qui s'avèrent inutiles et les joint comme pour prier. Camus et Beckett montrent deux attitudes face à l'échec : pour Camus ce serait la révolte contre tout ce qu'on peut nous révolter et même là où on ne peut rien (voir *La Peste*) et pour Beckett, la passivité consciente, proche de l'acceptation des circonstances. Dans les deux cas, il s'agit du mal injuste venant des dieux,

¹⁹ Dawid Kolasa, « Rola poznania naukowego w filozofii Karla Jaspersa », *Analiza i Egzystencja*, No.18, 2012, p. 51.

²⁰ Todd, *op. cit.*, p. 47.

²¹ Albert Camus, *Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2006, p. 304.

²² Justyna Sobolewska, « Nieznane oblicza Alberta Camusa », *Polityka.pl* [En ligne], 6 janvier 2010, <http://www.polityka.pl/kultura/ludzie/1501995,1,camus-albert.read>.

d'obstacles plus puissants que l'être humain. L'homme vit l'expérience de l'absurdité qui met à l'épreuve les convictions des « pions » que nous sommes.

Le personnage muet de *Catastrophe* de Beckett est aussi un « pion-marionnette », matériel d'expériences d'un certain Metteur en Scène et de son Assistante qui changent les positions de son corps. Façonné selon leurs envies, il reste immobile pendant tout le spectacle²³. Le Protagoniste est dominé, soumis, manipulé et dépouillé de sa dignité. En dépit de cela, la victime entend à la fin les applaudissements et, une fois les deux autres personnages sortis de scène, elle relève la tête. Le sens de cette courte pièce peut être expliqué par le personnage de Vaclav Havel, victime du totalitarisme tchèque, et à qui la pièce est dédiée, comme l'expression de l'espoir et du respect pour sa résistance. Ou encore, par les associations suivantes que l'on peut imaginer : Le Metteur en Scène serait le Divin Créateur, son assistante, vêtue de blanc, semblable à un ange qui s'occupe de l'« œuvre » de son patron avec une patience tout à fait angélique. Finalement, le dernier personnage ne se montrant pas sur scène, l'éclairagiste Luc, peut être facilement comparé à Lucifer, l'ange déchu de la lumière. Ici, il serait membre de l'équipe-créatrice, l'un des représentants des forces surnaturelles ayant un impact sur l'homme. Le seul choix qui reste à l'homme est donc le maintien de sa dignité.

L'idée de la manipulation des plus faibles se manifeste également dans *Caligula*. L'empereur souhaite devenir l'égal des dieux et ne pas se soumettre à eux. Mais il tombe dans le piège du peuple révolté voulant, lui aussi, s'opposer au pouvoir intransigeant. Caligula exprime sa haine envers les dieux en déclarant que la seule façon d'être leur égal est d'être aussi cruel qu'eux²⁴. Il qualifie leur « métier » de ridicule et constate que les hommes pourraient facilement reprendre leurs « occupations ». Il avoue :

Je vis, je tue, j'exerce le pouvoir délirant du destructeur, auprès de quoi celui du créateur paraît singerie.²⁵

Face au complot qui se prépare, Caligula n'espère pas être sauvé par un secours divin :

Cæsonia : Non, ils ne te tueront pas. Ou alors quelque chose, venu du ciel, les consumerait avant qu'ils t'aient touché.

Caligula : Du ciel ! Il n'y a pas de ciel, pauvre femme.²⁶

Quoi qu'il en soit, Caligula se contredit et s'agite : tantôt il confirme l'existence des dieux/de Dieu, tantôt il la nie. Effréné, il manifeste sa solitude, sa douleur, l'impression de l'absurdité du monde, son incohérence et le manque d'innocence.

²³ Le Metteur en Scène lui interdit, par exemple, d'avoir « les poings serrés » et « la tête relevée », ce qui exprimerait une attitude séditionnaire.

²⁴ Camus, *op. cit.*, p. 362.

²⁵ *Ibid.*, p. 387.

²⁶ *Ibid.*, p. 385.

L'homme paraît donc être « jeté » dans l'existence sans être soutenu par Dieu, sans vrais indices, sans aucune aide. Néanmoins, il sait qu'il n'est pas autorisé à tout faire²⁷. Nina Sjursen affirme à juste titre que « *dans leur essence, l'homme camusien et l'homme beckettien sont antagonistes. Le premier obsédé par la passion de vivre, l'autre harcelé par l'image de la vie comme une attente misérable* »²⁸.

Camus et Beckett proposeraient donc deux points de vue différents : Camus adopte la philosophie épicurienne qui n'examine pas les problèmes insolubles. Il tenterait donc d'étouffer l'angoisse, tandis que Beckett montrerait l'homme cherchant et ne trouvant pas, l'homme malheureux. Il décrirait ainsi, justement, le désespoir de ne pouvoir trouver²⁹. Todd explique :

La vie et le monde ont un sens pour le croyant qui dispose d'un code de conduite, l'Évangile fondé sur la parole du Christ. L'angoisse de Camus vient de ce qu'aucune morale n'est imposée par le monde de l'athée ou de l'agnostique.³⁰

Il est clair que la révélation ne peut être prouvée. Et justement, dans *En attendant Godot*, l'auteur suggère cette conclusion : il faut y croire, l'attendre ou... se suicider. Ceux qui ont connu Dieu sont « *sauvés* », comme le dit Vladimir. Leur vie est plus facile. Les autres sont inconsciemment forcés de le chercher car, autrement, ils ne retrouveront jamais la tranquillité de conscience : ils vivront dans un chaos et par conséquent dans l'absurde. D'ailleurs, l'étymologie du mot « absurde » lié à « surdus » s'inscrit bien dans ce contexte³¹. Il est probable que le sentiment d'absurdité du monde résulte de l'incapacité d'entendre, ici, Dieu, le garant du sens de l'existence humaine et de l'ordre actuel du monde. L'homme de Camus, souvent hardi et même orgueilleux, fait naître la question de savoir comment vivre sans Dieu, quels sont les principes qu'il faut entreprendre et comment réagir au mal de manière responsable et solidaire. Camus n'est pas d'accord avec la « végétation », tandis que Beckett assure qu'il est impossible de s'y

²⁷ En montrant l'absurdité de Caligula, Camus signale qu'il est en désaccord avec Dostoïevski qui disait que « *si Dieu n'existe pas, tout est possible* ». (Todd, *op. cit.*, p. 299.) Pour Camus, certains crimes devraient toujours être refusés.

²⁸ Nina Sjursen, « La puissance et l'impuissance. Dialogue entre *Caligula* et *En attendant Godot* », in *Albert Camus et le théâtre*, sous la direction de Jacqueline Lévi-Valensi, Paris, Imec, 1992.

²⁹ Joyce a confié à un critique britannique qu'*Ulysse* était l'image du monde dépourvu de Dieu. Ce même critique a constaté plus tard que chacune des œuvres de son secrétaire, Samuel Beckett, traitait du même sujet et qu'elle essayait de répondre à la question suivante : qu'est-ce que le monde sans la métaphysique ? (Antoni Libera dans l'interview de Szymon Wasilewski, « Człowiek w punkcie wyjścia », *Kurier Szczeciński* [En ligne], 6 novembre 2009, www.dziennikteatralny.pl/artyki/czlowiek-w-punkcie-wyjscia.html).

³⁰ Todd, *op. cit.*, p. 297.

³¹ Voir à ce sujet : Marek Stachowski, « Polskie „głuchy” i „głupi” a łacińskie „absurdus” [absurdalny] – głos w dyskusji », *LingVaria*, No.13, 2012, p. 127-132.

échapper. L'homme de Beckett, représenté comme n'étant plus que de la poussière, donnerait la réponse à la question de savoir ce qu'est la vie quand on ne ressent pas la présence de Dieu. De plus, Beckett utilise souvent un style bouffon, dérisoire et moqueur sous prétexte d'évoquer des idées sérieuses sans pour autant moraliser³². Les deux écrivains se ressemblent dans leur volonté de se réserver le droit à l'indépendance et à l'individualisme, mais aussi aux erreurs, à la solitude et à la constante remise en question de tout. Tout émouvantes que sont leurs œuvres, ils ne peuvent pas donner de réponse à la question fondamentale de l'existence de Dieu, sinon présenter l'expérience de l'homme jeté dans l'existence sans aucun soutien. Pour conclure, il serait peut-être bien de se passer de la recherche des raisons d'exister et de s'efforcer plutôt d'accomplir cette tâche de la manière la plus honorable. Un célèbre proverbe juif dit d'ailleurs que : « Dieu rit de l'homme qui pense parce que pendant que celui-ci pense, la vérité lui échappe ».

ÈVE BRZESKA

Université de Varsovie

Courriel : ewa.brzeska.a@gmail.com

³² L'interview d'Anna Malcer-Zakrzacka avec Antoni Libera, « Wybawca Beckett », *Topos* [En ligne], No.5, 2010, http://www.fil.ug.edu.pl/upload/files/1074/libera_na_strone.pdf.